

ticulièrement à l'attention publique. Philippe d'Orléans (1), chef de la branche rivale de celle qui occupait le trône, représentait les usages anglais et aussi les libertés anglaises, qui jouissaient alors d'une grande vogue. Il n'allait pas avec les princes, mais avec les députés; à l'élection de Paris, il avait préféré celle de Crespy, parce que le mandat en était plus libéral; mais, dans son inconstante ambition, servi par un corps et une intelligence qu'avaient affaiblis les débauches de sa jeunesse, il n'osait point occuper un poste que lui assignait l'opinion.

La Fayette se distinguait par des manières nobles et simples, de la dignité sans orgueil, de la familiarité sans bassesse. Marquis, il avait combattu pour la liberté américaine; courtisan, il était l'adversaire de la cour, et ce soldat de l'Amérique se mêlait avec une franchise républicaine à la foule, dont il était adoré. Sans grand génie ni grandes passions, égal, désintéressé, calme au milieu de l'exaltation et de la colère, il voulait le règne de la loi; incapable de diriger les événements, mais bon à les secondar, il unissait la pénétration du sceptique à la chaleur du croyant.

Sieyès, que son livre sur le *Tiers état* avait rendu célèbre, était l'homme le plus savant de cet assemblée; tout attaché qu'il était à l'esprit positif de la constitution anglaise, il aimait la liberté et la justice comme théories abstraites, et possédait l'art de formuler les questions. Talleyrand disait de lui qu'il pensait déjà quand les autres ne faisaient que rêver.

Les regards se portaient surtout sur une tête énorme, aux traits sillonnés par la petite vérole, ombragée par une longue chevelure et d'épais sourcils, sous lesquels ses yeux semblaient lancer l'éclair; tout le monde montrait du doigt le comte Mirabeau. Victor, son père, imbu des maximes des économistes, qui croyaient renouveler le monde avec des théories, et devenaient tyrans à force de libéralisme, écrivit l'*Ami de l'homme*, en cinq volumes; cet ouvrage, lu, traduit, applaudi, était rempli de pensées libérales et de notions d'agriculture et de statistique. Toute sa vie fut employée à solliciter les ministres pour leur faire adopter ses idées philanthropiques; ses parasites l'appelaient le premier homme du siècle, et lui, persuadé de son infailibilité, fier de ses aïeux, enorgueilli par la présomptueuse sagesse d'alors, il croyait

Mirabeau,
né en 1749.

(1) Du régent naquit Louis d'Orléans (1703-1752), prince d'une grande piété et ami de la retraite. Il eut pour fils Louis-Philippe (1725-1785), qui donna le jour à Louis-Philippe-Joseph (1743-1793), père du prince appelé au trône en 1830.